

LA NOUVELLE
 REVUE FRANÇAISE

PAUL FORT	Chansons des Eaux Douces (I).....	129
ARMAND PETITJEAN	Ligne de vie de la France	138
CLAUDE ROY	Poèmes	153
ARTHUR ADAMOV.....	Journal Terrible	159
HEINRICH VON KLEIST..	Sur le théâtre de marionnettes.....	172
MARIUS RICHARD.....	La Rapée (fin).....	181

DOCUMENTS

Verlaine et Rimbaud, par AUGUSTE MARTIN

— CHRONIQUES —

Lamennais, par RAMON FERNANDEZ

Trois poètes russes, par ARMAND ROBIN

Le cas Duranty, par FIESCHI

La Reine morte, par DRIEU LA ROCHELLE

nrf

5, RUE SÉBASTIEN-BOTTIN, PARIS-VII^e

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies : 6 mois	80 fr.
Étranger.....	96 fr.
France et Colonies : 1 an	150 fr.
Étranger	180 fr.

Les demandes d'abonnement sont reçues ainsi qu'il est indiqué ci-après :

Zone occupée : **La Nouvelle Revue Française**, 5, rue Sébastien-Bottin, Paris-7^e
— Compte chèque postal : Paris 169-33.

Zone non occupée : **Messageries Hachette, Service de la Nouvelle Revue Française**, 12, rue Bellecordière, Lyon — Compte chèque postal : Lyon 218.

Toute demande de changement d'adresse doit nous parvenir avant le 20 de chaque mois. Elle doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de 2 francs en timbres.

Le Directeur reçoit sur rendez-vous.

La Revue n'est pas responsable des manuscrits qui lui sont adressés.

Les manuscrits accompagnés des timbres nécessaires pour les frais de poste sont seuls retournés à leurs auteurs.

LIBRAIRIE

15, Boulevard Raspail
PARIS (VII^e)



GALLIMARD

Tél. : LITTRÉ 24-84
Métro : Rue du BAC

ACHAT AUX PLUS HAUTS PRIX
DE LIVRES ANCIENS
ROMANTIQUES et MODERNES

(Éditions originales, livres rares,
belles reliures, livres illustrés.)

ABONNEMENTS DE LECTURE
TOUTES LES NOUVEAUTÉS

CAHIER de JANVIER

des Éditions de la

RNF

OUVRAGES PARUS DU 1^{er} OCTOBRE 1942 AU 31 DÉCEMBRE 1942

ROMANS - RÉCITS

Maurice Blanchot : Aminadab..	46 »
Drieu La Rochelle : Gilles (Édition intégrale avec une préface)	52 »
Charles Exbrayat : Jules Matrat.	34 »
Marius Grout : Le Vent se lève..	25 »
Ernst Jünger : Le Cœur aventureux	30 »
La Varende : Heureux les Humbles	38 »
Paule Lavergne : Le Maître ...	33 »
Georges Magnane : Les Hommes forts	27 »
Montesquieu : Histoire véritable	20 »
Simenon: Maigret revient: Cécile est morte, les Caves du Majestic, La Maison du Juge.....	45 »
Maurice Toesca : Clément	38 »
Peter Tutein : Un Homme en trop	30 »
Alexandre Vialatte : Le Fidèle Berger.....	28 »

POÉSIE

Pierre Emmanuel : Orphiques. (Collection « Métamorphoses »)	25 »
Maurice Fombeure : A dos d'oïseau	42 »
Robert Ganzo : Poèmes	22 »

LITTÉRATURE

Claude Bernard : Le Cahier Rouge	30 »
R. L. Bruckberger : Ligne de Faîte.....	25 »
Paul Valéry, de l'Académie Française : Mauvaises Pensées et Autres	42 »

HISTOIRE

Alexis Tocqueville : Souvenirs. (Collection « Mémoires du Passé pour servir au Temps présent »).....	75 »
--	------

THÉÂTRE

Henry de Montherlant : La Reine Morte	36 »
---	------

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Goethe : Théâtre Complet :	
Relié pleine peau	200 »
Relié simili cuir	190 »

PHILOSOPHIE

Albert Camus : Le Mythe de Sisyphe. (Collection « Les Essais »)	33 »
---	------

OUVRAGES PARUS EN JANVIER 1943

H. CH. CHÉRY : POÈMES DE NOËL.

(Collection Catholique.)

Un volume sous couverture illustrée 7 50

PAUL CLAUDEL : SEIGNEUR, APPRENEZ-NOUS A PRIER.

Un volume in-16 double couronne 38 »

MARIE DORVAL : LETTRES A ALFRED DE VIGNY.

Un volume in-8° carré sur châtaignier 60 »

MARCEL JOUHANDEAU : TRIPTYQUE.

Un volume in-16 double couronne 40 »

BRICE PARAIN : RECHERCHES SUR LA NATURE ET LES FONCTIONS DU LANGAGE.

Un volume in-8° de 200 pages 65 »

JEAN TARDIEU : LE TÉMOIN INVISIBLE. Poèmes.

(Collection « Métamorphoses »).

Un volume in-16 Jésus 25 »

10 exemplaires numérotés sur pur fil 70 »

HENRI THOMAS : LE PRÉCEPTEUR. Roman.

Un volume in-16 double couronne 24 »

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT.

ANDRÉ DHOTEL : LE VILLAGE PATHÉTIQUE. Roman.

GEORGES DUMÉZIL : SERVIUS ET LA FORTUNE.

(Collection « Les Mythes Romains »).

ROBERT DELAVIGNETTE : LA PAIX NAZARÉENNE.

FIESCHI : BULLES D'AIR.

PIERRE LAFUE : L'ARBRE QUI AVAIT PRIS FEU.

G. RANSON : LA VIE DES HUITRES.

(Collection « Histoires Naturelles »).

SIMENON : LE FILS CARDINAUD.

PAUL VALÉRY, de l'Académie Française. TEL QUEL, II.

LIVRES RELIÉS.

JEAN GIONO : LE POIDS DU CIEL.

PLATON : ŒUVRES, Tome II. Bibliothèque de la Pléiade.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

CHANSONS DES EAUX DOUCES

A P. D. L. R.

I

SOUS L'ARC-EN-CIEL.

(Rêverie du pont au Change au pont Saint-Michel.)

A la flèche dorée de la Sainte Chapelle se bercent les
grains bleus de la pluie suspendue.

Un rayon du soleil, navette en ses dentelles, y brode les
reflets miroitant vers la nue.

Goutte à goutte l'ondée est bue par la colombe qui tourne
tout autour de l'œuvre fine et rare

sous l'arche révélée au ciel, mais le soir tombe, cepen-
dant que se dresse encor plus haut le phare

d'où s'exalte Paris, cette elfine élancée, l'élégance de
ta pensée.

II

LE JET D'EAU.

(Rêverie sur un banc du Luxembourg.)

Au ciel de mes vingt ans ou du moins aussi bleu, fusée de souvenirs, offre-toi, jet d'eau blanc.

Cette gerbe est pour vous, Manon des jours heureux, pour vous cette autre, eh! oui, Jeanne des soirs troublants.

Plus souple vers l'azur et déchiré des sylphes, voilà tout un bouquet de rosée pour Thérèse :

où donc est-il son fin petit nez qui renifle? au paradis? eh non, cendre au Père-Lachaise.

Plus haut cet arbre d'eau qui rechute pleureur, en saule d'Ophélie, est pour vous, Amélie,

et pour vous, ma douceur, ma douleur, ma folie, Germaine Tourangelle, ô vous la plus jolie,

le fluide arc-en-ciel s'égrenant sur mon cœur.

III

LA PETITE SOURCE ET LA PETITE FÉE.

(Rêverie en mon jardin de Bicêtre.)

Je laisse à George Sand la Creuse, à Balzac l'Indre, notre Seine à Villon, à Moreau la Voulzie,

itou l'Iton au clerc féru de poésie ébroïcienne, moi je ne sais que peindre

sourceau, lac japonais, roseaux de mon jardin pas plus grand qu'un mouchoir de priseur, et encore!

jet d'eau, jeux d'eaux où l'hydromètre va bon train, l'hippogriffe léger coureur de météores.

— « Mais l'hippogriffe est un cheval-oiseau, mon maître! » — Que dis-je! un fin prodige errant sous mes lunettes,

un cheval-oiseau-mouche, un Pégase? — oui, peut-être — que sous des roseaux nains chevauche une fée

nommée Ilse ou Ilsette ou Miette et peut-être, aussi, ma Petite-âme-de-petit-poète.

Je laisse à George Sand la Creuse, à Balzac l'Indre, notre Seine à Villon, à Moreau la Voulzie,

comme aussi leur — et non la mienne — poésie, et la gloire ici-bas que je ne sais atteindre.

IV.

L'AUTHIE.

(Rêverie en consultant « Joanne ».)

Le petit fleuve de l'Authie naît au hameau de Rossignol, près de Coigneux, et mi-parti en Pas-de-Calais et en Somme : quelle musique! — Mais en somme, c'est Joanne que je copie.

Que fait l'Authie à sa naissance et puis dans son adolescence? Il s'élançe, il court, même il danse, frôle Vau-chelles et Doullens, fournit de poissons bleu-faïence

Auxi-le-Château-sur-Authie, Vitz-sur-Authie et lès-Authie-Boufflers, Dompierre-sur-Authie, et pas très vieux comme l'on pense (il est si petit! si gentil! col marin blanc sur bleu coutil)

se meurt entre deux champs d'orties — bleu de rêve — en la baie d'Authie... ainsi, la, do, ré, mi, fa, sol, finit le chant de rossignol du petit fleuve de l'Authie, en Pas-de-Calais et en Somme :

quelle musique! — Mais en somme, c'est Joanne que je copie.

V

L'IMMOBILE PÊCHEUR.

(Rêverie nocturne sur le pont de Pont-de-l'Arche.)

Le soleil meurt au fond des bois. Chut! c'est l'heure où le barbillon — l'arc de son dos tendu vers moi — s'élève des cailloux du fond.

Chut! rossignol, fauvette sombres, chut! carriole sur le pont, chute des feuilles, chut! moins prompt, le choc sur l'eau floue de leurs ombres.

Du haut de ce pont descendue, ma ligne est la suite d'un bras auquel fait suite et jusqu'aux nues le bras du Dieu qui me créa.

Une inflexible volonté, barbeau, te fera voir, ce soir, que ton dos où le soir se moire s'ajoute à mon éternité.

Mais non, trépassé le passé, présent, avenir vont glisser... *Lui* ne mordra pas, je le sais, pas plus que je ne démordrai.

Banc d'étoiles qui nages, en marche vers un gouffre ample et solennel, pris au filet de Dieu sous l'arche, vois-tu pêcher l'homme éternel?

VI

AU PAYS DES MORINS.

(Rêverie en souvenir de souvenirs.)

Qui babille et chantonne et roucoule et ronronne? C'est la terre des rus, c'est le pays briard où vont Petit et Grand Morin, vifs et traînards, se creuser des lits droits ou en semi-couronne

entre vos pentes emmamelonnées de cimes d'arbres, coteaux verts, coteaux bleus sérénissimes, faisant briller sous maints castels des cascates, vrais désespoirs des peintres, un tel, un tel, un tel.

Peintres assis, foulard au col, chef-d'œuvre aux doigts, rendez-nous les velours de ce pays déclive, où l'on se baigne et pêche en eau gourde, en eau vive, où la palette est reine, où le génie est roi!

En outre paradis, paradou, part-idée, ce fief de Mac-Orlan (qui le fut de Frédé), cor' de Francis Jourdain, de Servin Amédée, et de la nymphe rose qui m'y a guidé,

la nymphe aux cheveux d'or, la Marguerite ô gué, s'échappant d'une ronde de petites filles, pour m'aider à franchir tes gués, pays d'eau gaie qui chantonne et roucoule et jabote et babille.

VII

SUR LE FLEUVE ENJOUÉ.

(Rêverie en Seine.)

Dans la brume irisée où le fleuve est la harpe de l'aurore enchantant courlis, écluse et carpes, l'écluse joue aux grâces avec des auréoles. Courlis de rosée gris et carpes cabriolent.

Barque, piquant d'un nez retroussé par Éole, encense et, bas et haut, sur la vague frivole, des joues de ta voilure à ton drapeau pimpant, recueille du zéphyr les petits patapans.

Je vogue — ailé navigateur de l'irréel espace ample, fin, large, étroit, selon, flottant, que le fleuve est ruban d'eaux ou rayon de ciel — je navigue à l'aurore et j'ai le cœur content.

Soucieux cependant de n'aller point gésir parmi les roseaux-nymphes dont l'envol s'amuse à bercer l'âme des noyés sans repentir — ni de me poudroyer dans l'éternelle écluse.

VIII

HEURE DERNIÈRE.

(Songerie en Loire.)

Le regard du Soleil s'abaisse à l'horizon sur une longue larme ou bien sur ce lent fleuve, il se rouvre et veut s'y revoir, mais à quoi bon y remirer ses feux à l'instant de mourir?

Il faut mourir et plus un flot qui s'en émeuve. Paupière, voilez tout car c'est l'heure dernière. Adieu jour, feux du soir! L'horizon vous a bu, larme éteinte... non, presque éteinte. Œuvre sans but,

je voudrais retarder moi-même sur ma lyre ce regard, cette larme, hélas! mais à quoi bon poursuivre ces feux mi-voilés de la paupière, ces feux du soir longtemps vagues de souvenirs?

en mon âme longtemps, si longtemps à mourir.

IX

MON ÉTOILE.

(Rêverie au bord de la Marne.)

Le soleil boit dans l'océan, la lune boit dans les rivières et, ce soir, diamant géant, ma paisible étoile en mon verre.

De cette boucle de la Marne où je lève mon verre au ciel, je mire à travers le champagne ma petite étoile sans fiel,

non conquérante pour un sou, propre comme tel cependant, honneur de La Varenne itou, c'est la perle de l'occident.

Buvant avec moi dans mon verre, hôtesse de sa transparence, mon étoile est Vénus altièrè? Mârs le butor? — quelle apparence!

Fine sur les martins-pêcheurs endormis que bercent les fleurs des joncs bercés par la vapeur de Marne qui berce mon cœur,

signe clairot du Renouveau, je vous le dis en confiance, boucle de la Marne aux roseaux, mon étoile se nomme France.

X

LES URSULINES.

(Rêverie en souvenir de Châlons-sur-Marne.)

J'ai tant aimé les ursulines que j'avais prises pour des fées, lorsque mon âme était gamine et ma perruque ébouriffée!

Mon aïeul, Châlonnais de race, doux enchanteur de mes enfances, m'accueillait pendant les vacances rue des Ursulines ou place?

Je ne sais plus. Ce que je sais'encore est le très divin charme que l'on ressent à voir danser des ursulines sur la Marne.

Les ursulines sous mes yeux, car je les voyais toutes belles, étaient des fées à rubans bleus et qui dansaient par ribambelles,

le cul nu parmi les canards et sur la rougeur des roseaux, puis s'envolaient, venu le soir, avec mon âme au fil de l'eau.

Bien loin de Châlons, à Saint-Maur, là, dessus la Marne voisine, cette nuit, songeant à la mort, je vois voler des ursulines.

XI

A L'AFFUT.

(Rêverie de chasseur.)

Vers l'étang noir, d'où vient, d'où vient ce léger bruit?
D'une horloge sonnante bien loin douze coups tristes.

La grenouille s'insurge et répond au choriste, seul
éveillé, du chœur des canards à mi-nuit.

O querelle vocale! on n'en a pas fini! cependant que le
ciel miroite autour des nids...

Non, la grenouille fait silence et fait silence le canard,
et silence même le Silence.

Alors j'entends mon cœur battre sous les roseaux. Il
n'éveille ni la grenouille ni l'oiseau.

Faire silence ou tuer quelque part ici? Ma nocturne
bonté fait honte à mon fusil.

Vers l'étang noir, d'où vient, d'où vient ce léger bruit?
D'une horloge sonnante lointaine un seul coup triste.

Alors je laisse errer, se perdre dans la nuit la bécasse...
moi bécasson, comme un artiste.

(A suivre.)

PAUL FORT.

LIGNE DE VIE DE LA FRANCE

Dans la crise cyclique et sans précédent, naturelle et apocalyptique qui secoue la planète, les Français faussement protégés par leur capitulation, et pour la première fois absents de l'histoire qui se fait, paraissent ne plus avoir de souci que du quotidien. Ils tournent en rond dans leurs restrictions et leur armistice, comme le canard dans sa mare, aux prises avec les glaces de l'hiver. Ils ont encore des cris, des jactances de canards, et rentrent sous l'aile à chaque coup du sort, poursuivant des rêves impossibles, d'introuvables poissons...

Mais ils sont aussi des hommes, des animaux croyants et douteurs. Il arrive même aux plus moyens, aux plus rêveurs, aux plus combinards de sentir crouler leurs combines, leurs rêves et leurs raisons de vivre qui ne sont plus que combines et que rêves. Il arrive au financier de douter de ses billets de banque; au politicien, de ses opérations; au petit bourgeois, de ses assurances; à l'intellectuel, de l'esprit pur; au ménage stérile, de son foyer sans vie. Il arrive aux plus magnanimes de douter. Et parfois, dans le silence de nos armes, sous les appels officiels à l'union et les chuchotements clandestins de la guerre civile, par delà une indifférence mortelle à ce monde nouveau qu'engendre la guerre, jaillissent des interrogations passionnées sur le salut de la France. De notre grandeur passée, nous avons du moins conservé l'habitude, lorsque ce monde

nous gêne, de nous retourner vers notre pays. Que peut un homme? s'interrogeait M. Teste sur le déclin d'un siècle décadent. *Que peuvent des Français?* voilà quelle commence à être notre « question fixe ».

Alors il semble que sur le plus beau royaume du monde, l'orage de juin 1940 n'ait été qu'un signe précurseur de la plus lourde angoisse. Alors nous ne sommes plus absents du drame de cette terre. C'est au contraire ici, à l'avant-garde de l'Europe, dans ce Finistère où le soleil d'Occident pourrait se coucher à jamais sur la baie des Trépassés, que se livre le dernier combat de la première nation du continent. Elle engage avec elle la civilisation tout entière. Il ne s'agit même plus du combat des principes et des caractères dont parlait naguère Fichte à la Prusse défaite : ce peuple est absolument nu devant son destin. Dans les balances qui pèsent tout, ses risques de mort et ses chances de survie s'équilibrent. Sa nature défaillante, son histoire écrasante ne le peuvent plus sauver : il n'a de ressources que dans sa volonté. Puisse-t-il ne plus jamais y avoir de paix dans nos cœurs tant que cette incertitude fatale restera suspendue sur la France! Et puissions-nous tenir un compte exact des raisons de croire et de celles de douter!

Quels sont les rapports que la France entretient d'une part avec son génie, d'autre part avec les Français? Quel est le charme qui tient ceux-ci paralysés? Quelle vertu un pays terrassé peut-il puiser dans son âme pour redresser son corps? Telles sont, en développement, les questions inséparables que nous voulons poser.

Que la France ait un génie, les Français le savent bien, parfois trop, et même ils s'en flattent plus souvent qu'ils ne cherchent à s'en inspirer. S'ils s'en prévalent pour se préparer des revanches spirituelles sur leurs déboires temporels, il les condamnera plutôt que de les sauver. Le génie d'un peuple ici-bas n'est pas une garantie. Le nôtre plane encore comme un aigle royal sur ce pays coupé en

morceaux et sur ces hommes abandonnés, avant de se perdre définitivement dans le ciel. Une dernière fois, il veut être entendu. Il veut commander au monde des vivants, où sa noblesse loin de nous protéger nous oblige. Il nous crie que lui seul est éternel : ni la France, ni nous-mêmes. Athènes et Rome sont mortes dans l'histoire, qui vivent dans le ciel et son reflet terrestre, la tradition des hommes, et vivront aussi longtemps qu'il y aura des humains soucieux de leur héritage, des Renan pour prier sur l'Acropole, des Chateaubriand sur la campagne romaine. En ce sens aussi, il y a un génie français qui rentre dans l'éternel : un Paris de musées qui retourne à l'âge de pierre; une France de châteaux, d'annales, de collections et de panoplies pour vieux Européens, ou de cartes postales et de boîtes de nuit pour Américains.

Est-ce cela que nous voulons : vivre dans un pays de musées comme des fantômes, des esclaves des vivants? Mais que deviennent alors les Français terriblement mortels? Est-ce le génie éternel de la France, de cette personne selon Michelet qui s'appelle la France; sont-ce même des prières publiques pour la France qui empêcheront les Français d'avoir faim, de recevoir en pleine figure les outrages et les bombes, de servir de punching-ball entre les deux moitiés de ce monde tragiquement divisé et, par-dessus tout, de rester privés de ce qui fut jadis leur nourriture humble et quotidienne : la grandeur?

Comme chacun de nous, la France est à la fois éternelle et sur le point de mourir. Bien plus qu'une personne, elle est une créature, et comme toutes les créatures, composée de gloire et de poussière, d'une âme et d'un corps. La France n'est pas seulement le génie de la France incarné dans l'histoire, une civilisation, une patrie : elle est aussi reine et servante des Français qui appartiennent à une race et à une ethnique, et qui ont besoin, pour vivre, d'un gouvernement, d'un État, d'une Nation. Nous ne sauverons pas l'un sans l'autre.

Le génie de la France, tout d'abord, veut être protégé aussi bien contre ses détracteurs que contre ses panégyristes. C'est, dit-on souvent, le génie de l'humain. A ceux qui parmi nous l'oublieraient, pour idolâtrer la Science ou le Sang, la Race ou la Matière, le Progrès ou les Premiers Ages, l'un de ces Persans providentiels qui depuis Montesquieu se trouvent sur notre chemin pour nous renvoyer à nous-mêmes, le rappelle en ces termes (1) : « Nous avons fait un choix, et adopté la culture française pour les raisons suivantes. Elle est le plus pénétrée d'humanité; le particularisme national s'y montre moins qu'ailleurs; elle peut être transportée dans un pays quelconque sans y altérer le sentiment national. » Des Sud-Américains en 1918, des Allemands même du temps de Leibniz ou de Rivarol eussent pu tout aussi bien tenir ce langage. Mais de quel homme s'agit-il? Il faut le demander, puisque ce qualificatif d'humain, loin d'embrasser la pleine extension de l'homme, s'est affadi de nos jours jusqu'à devenir une nuance trop humaine, laissant échapper sa flamme la plus divine, celle qui le pousse à se surmonter. Et l'on a pu récemment poser une question incompréhensible pour les Français de la grande époque : « L'homme est-il humain? » (2).

Si le génie français se réduit à une certaine conception de l'homme, valable pour une époque de l'histoire des peuples et pour un âge de la vie des individus, celle qui précisément s'enseigne, en même temps que l'antiquité gréco-latine, dans les lycées des pays civilisés, sous le nom d'*humanités*, alors il a fourni en effet, au XVII^e siècle, la course la plus brillante de sa carrière. Et les peuples qui, après les Français, montent vers leur sommet n'y chercheront plus pour leurs fils qu'une leçon de haute culture. Les Persans eux-mêmes, après les Sud-Américains, les

(1) Le ministre de l'Instruction publique, dans un discours à l'université de Téhéran, février 1942.

(2) Ramon Fernandez, N. R. F. 1938.

Allemands et l'Europe entière qui gravitait autour de la cour du Roi-Soleil, ne nous accorderont plus d'existence que dans leurs lycées, leurs offices de tourisme et quelques-uns de leurs salons : non dans leurs écoles de guerre, leurs ambassades, leurs grandes entreprises, et moins encore à cette table entre toutes les tables où l'on ne convie jamais de fantômes, celle de la Paix.

Déjà notre langue, qui par toute l'Europe fut celle des politiques et des hommes d'action du temps de Gustave-Adolphe, de Frédéric et de Catherine, est en passe de jouer le rôle même du latin dans notre moyen âge. Déjà certains de nos humanistes ont si peu de vigueur qu'ils ne conçoivent plus d'autre Europe qu'une Europe française à la Rivarol, qu'ils n'aperçoivent plus dans le monde que le reflet de nos grands classiques. En 1942, Jacques de Lacretelle, découvrant ce passage de Baldur von Schirach : « Les intellectuels modernes ignorent la foi, ils ignorent le sacrifice, le devoir, le respect, la fidélité et l'honneur qui sont les valeurs de l'âme », entre dans une sainte fureur : « Un Français n'aurait pas écrit cette phrase, parce qu'il aurait eu le sentiment de trahir l'esprit européen » (1). Depuis des années sans doute, l'on nous parlait de « la France sentimentale », des « plaisirs de France », de « France la douce ». Mais si l'armistice a suspendu nos vies, il a du moins libéré une certaine conception suisse du génie français, qui n'attendait évidemment pour fleurir que le désastre de nos armes et qui se plaît à le voir sourire aux anges, loin du bas monde des vivants (2).

Eh bien non, le héros des Français du moyen âge, de la Renaissance, du Grand Siècle, n'était pas trop humain, et pour cette raison même, il ne faisait ni l'ange ni la bête. Comme celui de Protagoras, il était la mesure de

(1) *Candide*, 4 février 1942. Il suffit d'ouvrir un *Le Play*, par exemple, pour y trouver des diatribes cent fois plus violentes contre les « gens de lettres » et autres « philosophes ».

(2) Cf. par exemple Marcel Raymond : « Réflexions sur le génie de la France », in *Génie de France* (Baconnière, Neuchâtel, 1942).

toutes choses. Mais il se mesurait aussi à toutes choses, aux bêtes, aux dieux comme au reste des hommes, et ne revenait jamais bredouille de ces corps à corps. Loin de se voiler la face, il attirait l'étranger et maîtrisait le barbare.

Avec Gargantua et Pantagruel, il fait son apparition dans le monde sous des espèces rieuses, éclatantes, animales et gigantesques (1). Il se nourrit des sens, des sentiments, de l'imagination autant que de l'intellect. Bientôt il bande ses instincts, ses passions, ses raisons, dans l'arc non de la Raison, reléguée au rang d'instrument pendant tout le grand siècle, mais de la volonté. Rien de plus absurde que la querelle qui s'élève aujourd'hui entre cartésiens et anti-cartésiens, si l'on songe que Descartes a osé le mot le plus « faustien » de tout l'Occident : « Le jugement est affaire de volonté, non d'entendement. » Ce Descartes fut son propre héros, convaincu que par la philosophie il arracherait aux dieux le secret de la survie.

Le héros de Corneille se veut « maître de soi-même et du monde ». Celui de Pascal embrasse l'univers par l'ambition et se donne tout entier dans l'amour. Et le mystique d'Occident qui prit de Dieu la mesure la plus fulgurante n'en fut rejeté que plus violemment vers la condition humaine. Comme tous nos grands catholiques, il s'intéresse davantage à l'Homme-Dieu qu'au Seigneur transcendant, il souffre la passion de celui qui se met lui-même en posture de Dieu. Deux siècles après lui, Rimbaud, plus héroïque qu'Orphée, revient de sa Descente aux Enfers pantelant mais vivant.

Nos plus sûrs témoins le déclarent : le génie français, lorsqu'il régnait sans partage non seulement à Versailles, mais sur le reste du monde, était celui de l'*homme total*, avec sa part animale et divine, bien plus que de l'humain.

(1) Rabelais est-il donc si loin de nos cœurs chagrins, que Giraudoux puisse écrire en 1940 : « Le héros français... est un être que la fiction même ne cote que d'une taille moyenne, d'une force moyenne » ? (*Littérature*, Grasset, 1941, p. 313.)

Il trouvait dans le spectacle et la domination de l'homme le même ravissement que d'autres devant la femme, la nature, la matière, la machine, l'inconscient ou le surhumain. Il se plaçait ainsi d'instinct au cœur de l'Occident, dans son entreprise de recréation de l'homme par lui-même. Et les flèches lancées par Zarathustra dans le ciel retombaient plus vite, parce qu'elles avaient été tendues par moins de passion virile, que celles des *Mémoires* du grand Cardinal, du *Traité des passions*, ou du *Discours sur les passions de l'amour*.

Aujourd'hui encore, malgré le verdict de Nietzsche : « C'est dans la France contemporaine que la volonté est le plus malade », il assure aux Français le départ le plus impétueux dans la course du monde. Et sa foulée royale reste admirée de tous, même si nous ne concourons plus que sur notre lancée. C'est Rimbaud qui veut éperdument « posséder la vérité dans une âme et dans un corps ». C'est Péguy qui ose concevoir le Dialogue de Dieu et du Français. Et qui d'autre a parlé du Métier d'homme comme Saint-Exupéry, de la Condition humaine comme Malraux, de l'Animal humain comme Montherlant, du Héros et du Saint humains comme Bernanos ?

Si pourtant nous trahissons le héros français, nous avons quelque excuse. Il s'est comporté comme un terrible consommateur d'hommes : le Minotaure avait moins d'appétit que le génie de l'homme total. Car il ne s'est pas seulement repu de nos instincts, de nos passions comme de nos raisons individuelles : il a fini par attenter à la vertu des races qui s'emmêlaient dans le chaos de notre moyen âge, à la volonté de puissance germanique, à l'idéalisme celtique et à l'ordre romain, en même temps qu'à l'ambition de chacune de nos couches sociales. Par-dessus tout, il lui fallait pour proie des Français en accord intime, quasi mystique avec leur peuple, leur époque et leur destin. L'avons-nous trahi, nous a-t-il désertés ? En tout cas, la rupture est certaine. Il semble quelquefois que l'on soit

Vient de paraître :

GABRIEL BOISSY

PROPHÉTIES

POUR

LA FRANCE

Première édition en zone occupée
suivie d'un

ÉPILOGUE POUR LA COURONNE

Ces prophéties autrement claires, autrement vraies que celles de **Nostradamus** viennent à leur heure. Un beau livre à offrir pour ceux qui croient en la France éternelle...

1 vol. 13,5×21, 300 pages..... 40 fr.

En vente chez tous les libraires.

— ÉDITION DE LA —
DOCUMENTATION HISTORIQUE
ET PHILOSOPHIQUE

ÉDITIONS DE LA "TOISON D'OR"

18, boul. des Invalides - PARIS

ISABELLE DE BROGLIE

LE TRAITÉ

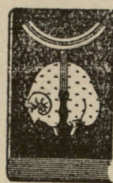
DE

WESTPHALIE

vu par

les contemporains

" De toutes les fictions que la postérité s'est forgées, celle du Traité de Westphalie n'est pas la moins extraordinaire... "



ACHAT DE LIVRES

Nous achetons au maximum tous livres en tous genres :

Romans, essais, critique et histoire littéraire, textes classiques, philosophie, sociologie, histoire, voyages, beaux-arts, livres de classe et d'études supérieures, droit, médecine, sciences, technique, etc., etc. ainsi que bibliothèques et lots de toutes importances.

Livres d'amateurs. Ouvrages de luxe. Éditions originales.

JOSEPH GIBERT
26-30, Boulevard Saint-Michel
PARIS-VI^e

Métro : ODÉON

ODÉon 97-50

*ne gardez pas sur
votre cœur le poids de
la misère des autres!*

SECOURS NATIONAL



CONTRE LA MISÈRE

ŒUVRES DE VALERY LARBAUD

ROMANS

A. O. BARNABOOTH, Ses Œuvres complètes ..	épuisé
A. O. BARNABOOTH, Son Journal intime, précédé du Pauvre Chemisier	32.50
FERMINA MARQUEZ	23.40

NOUVELLES

ENFANTINES.	21.40
AMANTS, HEUREUX AMANTS, précédé de BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI, et suivi de MON PLUS SECRET CONSEIL.	21.40
AUX COULEURS DE ROME	27.30

POÉSIE

LES POÉSIES DE A. O. BARNABOOTH.. . . .	19.50
---	-------

LITTÉRATURE

CE VICE IMPUNI, LA LECTURE. (Domaine anglais)	23.40
CE VICE IMPUNI, LA LECTURE (Domaine français)	42 »
JAUNE, BLEU, BLANC	15.60
ALLEN	11.70
TECHNIQUE	19.50

OUVRAGES ILLUSTRÉS

BEAUTÉ, MON BEAU SOUCI, illustré par J. E. La- boureux	épuisé
DEUX ARTISTES LYRIQUES, illustré par A. Gri- nevsky	épuisé
LE PAUVRE CHEMISIER, avec gravures à l'eau-forte de Eyre de Lanux.	300 »

A PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

A. O. BARNABOOTH, illustré par Chas-Laborde.

The logo for NRF (Nouvelle Revue Française) is centered at the bottom of the page. It consists of the lowercase letters 'nrf' in a stylized, cursive script font. The letters are connected, with the 'n' and 'r' having a similar, flowing shape. The 'f' is slightly taller and has a distinct hook. The logo is printed in a dark red or maroon color.